

MALÉDICTION. (SUR LE FÉTICHISME)

[Anne Le Bihan](#)

ERES | « [Psychanalyse](#) »

2013/1 n° 26 | pages 5 à 19

ISSN 1770-0078

ISBN 9782749236223

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-psychanalyse-2013-1-page-5.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le savoir du psychanalyste

Malédiction (Sur le fétichisme)

Anne LE BIHAN

Celui qui a créé une perversion a réussi en quelque sorte à réinventer la sexualité humaine ; à travers les changements de buts et d'objets, il construit une nouvelle scène primitive.

Joyce McDougall, *Essai sur la perversion*.

La perversion existe, elle est fréquemment incarnée, mais « chose étrange, nous ne savons pas comment. »

Jacques Lacan, 1975.

Une malédiction frappe la sexualité humaine. Il s'agit d'une malédiction sans dieu, plutôt disgrâce et misère commune, constante et répétée, attestée par le discours analytique, mais qu'il ne saurait lever : « Aucune effervescence du discours analytique ne saurait lever ce qu'il atteste d'une malédiction sur le sexe, que Freud évoque dans son "Malaise"¹⁷. »

La position subjective perverse témoigne, de façon exemplaire, de l'impasse sexuelle. Le sujet pervers est quelqu'un qui « fait des trucs » avec des objets, avec son corps ou avec le corps de l'autre que tout le monde ne fait pas. Il sait – son opération l'atteste – ce que Freud découvre très tôt, qu'il n'y a pas d'harmonie préétablie entre l'objet et la pulsion, que l'objet n'est pas un pur et simple correspondant du sujet. Dans la nature de la pulsion elle-même quelque chose fait obstacle à la paix et à une pleine satisfaction. Aucun objet n'est satisfaisant parce qu'un seul le serait, et l'objet se présente alors comme une série indéfinie de substituts. Le bien ne peut pas plus être corrélé au plaisir que la beauté à la joie ; la pulsion – qui n'est elle-même pas faite d'une seule pièce mais décomposée en pulsions partielles – ne permet aucun sage ordonnancement des rapports de l'enfant à sa mère, de l'homme à son prochain, de l'homme à la femme, et de l'homme au monde.

Anne Le Bihan <ann.lebihan@orange.fr>

1. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 50.

Il y a aussi une malédiction particulière qui frappe la perversion. On en parle mal, et en mal. Le préjugé est tenace et têtu, plus têtu peut-être à notre époque, marquée par une inflation moralisante, une promotion inédite de la figure de la victime et une montée de la stigmatisation, qu'aux époques précédentes. Le préjugé contemporain ignore Freud. Il ignore que la perversion est autre chose, dans son principe et sa structure même, « qu'aberrance par rapport à des critères sociaux, anomalie contraire aux bonnes mœurs [...] ou atypie par rapport à des critères naturels ² ».

Il y a, me semble-t-il, un hiatus sensible entre l'usage – sinon le repérage – de ce terme de pervers et la perversion comme forme d'assujettissement. Ce hiatus apparaît nettement à la lecture des écrits des analystes dits postfreudiens – Edward Glover, Joyce McDougall, Karl Abraham, Phyllis Greenacre, W.H. Gillespie.

« La nuance péjorative que comporte le mot “pervers” nous en dit plus long sur celui qui parle que sur celui qui la pratique, cette sexualité qui n'est pas celle de tout un chacun ³. » Joyce McDougall, auteur de ces lignes, récuse le terme de pervers, ce qui ne dispense pas, dit-elle, de devoir établir une théorie rigoureuse de la perversion, mais qui la conduit à dénoncer « le travestissement moral ⁴ » qui la frappe. Ces analystes postfreudiens font bien de la perversion une organisation complexe qui n'a rien à envier à la névrose ou à la psychose, mais ils réservent la perversion aux inventions et aux singularités de la vie sexuelle des sujets, c'est-à-dire qu'ils s'efforcent de coller au « terrain où il y a à coller », soit l'expérience vécue de la perversion chez des sujets adultes. Ces analystes rencontrent dans leur pratique des sujets pervers, et c'est à partir de cette praxis et de sa théorisation qu'ils accentuent la dimension de création et d'invention dans la perversion. Cette perspective positive a plus d'un mérite, elle a au moins celui de reconnaître que chaque forme d'assujettissement, perversion comprise, a une valeur qualitative, qu'elle « recèle un potentiel de questionnement relatif à la structure ⁵ ». L'étude du fétichisme, en particulier, eut une valeur euristique pour la théorie psychanalytique.

Freud s'est inscrit d'emblée dans cette perspective positive. Il recommande l'étude du fétichisme à qui douterait encore de l'existence du complexe de castration et évoque à maintes reprises le haut intérêt théorique pour la psychanalyse de l'étude des perversions. Lacan s'est servi du fétichisme pour approfondir la question du désir ; il a vu dans le fétiche l'objet où se dévoile la dimension de l'objet *a* comme cause. Après Freud et pour partie grâce au chemin parcouru par lui, Lacan a pu procéder à l'inverse

2. J. Lacan, *Le séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 245.

3. J. McDougall, *Les perversions, Les chemins de traverse*, Paris, Tchou, 1980, p. 269. Cette psychanalyste a publié de nombreux ouvrages sur la perversion : *La sexualité perverse et l'économie psychique, Plaidoyer pour une certaine anormalité*.

4. J'emprunte cette expression à Michel Silvestre.

5. P. Bruno, « La (dé)mission perverse », *Psychanalyse*, n° 6, Toulouse, érès, 2006, p. 65.

de Freud : aller chercher dans l'expérience humaine l'objet du désir sous sa forme la plus paradoxale, soit le fétiche, pour y reconnaître quelque chose qui se retrouve dans les objets que les hommes échangent entre eux.

Malédiction enfin, car il y a eu, pour cette forme d'assujettissement qu'est la perversion, « duperie de la théorie » : la « théorie a subi une relative duperie concernant le terrain même où il y a à coller ⁶ ». Le « terrain », soit l'expérience, la pratique, fait problème, et de plus d'une façon. Il est question ici d'un défaut interne à la théorie elle-même, du lien de la théorie à la pratique, et de la pratique à la théorie. La pratique dans notre champ est bien plus qu'un simple « terrain ». Dans l'« Acte de fondation », Lacan l'articule à l'éthique de la psychanalyse, définie comme « la praxis de sa théorie ».

Une tâche théorique urgente

En ce qui concerne la perversion, Freud commence par rencontrer une « foule bigarrée » dont il souligne la variété et la singularité. Lorsqu'il énumère cette « série d'anormaux », dans l'article « La vie sexuelle de l'homme », il les compare « aux monstres difformes et grotesques qui, dans le tableau de Breughel, viennent tenter saint Antoine, ou aux dieux et aux croyants que Gustave Flaubert fait défiler dans une longue procession sous les yeux de son pieux pénitent ». Sans vouloir soutirer à cette comparaison plus qu'elle ne peut donner, remarquons tout de même que Freud choisit, pour parler des perversions, au moment où, pour tout héritage, il reçoit le catalogue descriptif des sexologues de son temps, avant toute théorisation donc, deux références à la création artistique – la peinture et la littérature. *La tentation de saint Antoine* de Flaubert est à l'origine conçue comme une pièce de théâtre, qui décrit les visions du saint. C'est en effet, comme le dit Freud, un défilé, une juxtaposition qui paraît totalement aléatoire, une interminable caravane, sur laquelle semble avoir soufflé un vent de panique, de noms de dieux antiques agonisants, de rites étranges et barbares, d'hérésies oubliées, soigneusement coupés – ce fut le soin de Flaubert écrivain – de leur signification et de leur place dans une histoire. La mort des dieux de l'Antiquité est déjà celle du Dieu des chrétiens. « Ils sont passés » : ce faux air de constat dissimulé mal le vrai désespoir de Flaubert devant l'irréparable mort de Dieu. Grâce au texte de Flaubert, Freud met en relief à la fois l'extraordinaire inventivité des hommes en matière de systèmes philosophiques et de religions – inventivité que l'on pourrait reconnaître à la perversion et à ses « chemins de traverse » – et le défaut de théorisation qui prévaut dans ce champ.

Freud s'assigne en 1916 « une tâche théorique urgente, qui consiste à rendre compte des perversions ⁷ ». La notion de « sexuel » est malaisée à définir ; la psychanalyse

6. J. Lacan, *Le séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 251.

7. S. Freud, « La vie sexuelle de l'homme », dans *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1961, p. 287.

l'a étendue, ni trop ni trop peu, « juste assez » pour y faire entrer ce qui lui appartient, la vie sexuelle des pervers et celle des enfants. L'enjeu pour Freud est un enjeu de savoir sur le « sexuel » : pas de compréhension possible de ce qu'il est sans l'élaboration d'un savoir sur la perversion. Et c'est en termes de refus de savoir – il apostrophe dans ce texte son lecteur de nombreux « Et pourquoi ne sauriez-vous pas... ? » – que Freud interprète l'exclusion – et la réprobation morale qui l'accompagne – des sujets pervers du champ de l'investigation scientifique et leur relégation dans un catalogue purement descriptif d'aberrations expliquées par la théorie de la dégénérescence⁸.

Au moment où la psychanalyse s'invente, on peut lire, dans les textes eux-mêmes, les déssillements progressifs qui s'opèrent pour Freud, la mutation de la théorie et la création conceptuelle à laquelle la découverte de la perversion fétichiste l'oblige, et aussi en quoi il y a eu, selon Lacan, « relative duperie de la théorie ».

Quelle duperie ?

Après cette première étape, comment Freud a-t-il été introduit à la question de la perversion ? Par quel chemin est-il passé, quelles en ont été les conséquences, quelles en sont les conséquences encore aujourd'hui, sur le plan théorique et clinique ?

Freud s'est introduit dans ce champ à partir de ses travaux sur la vie sexuelle infantile et sur l'expérience clinique de la névrose, et des fantasmes, forcément pervers, des névrosés. Abord d'ordre topologique, qui conduit Freud à faire de la névrose un endroit et de la perversion l'envers de cet endroit.

C'est la formule bien connue « la perversion est pour ainsi dire l'envers de la névrose ». Au départ de l'investigation freudienne, c'est du dehors, de ce dehors qu'est la névrose, qu'est remaniée la perversion – premier remaniement par rapport au catalogue purement descriptif de Krafft-Ebing –, et non pas d'une expérience clinique des sujets pervers. Toutefois, cette formule de Freud a subi par la suite une torsion, une traduction fautive, qui ne peut être imputée à Freud. « Sa formule n'est pas à prendre comme on l'a prise longtemps, comme s'il fallait tout simplement entendre que ce qui est caché dans l'inconscient quand nous sommes en présence d'un cas névrotique est, dans la perversion, à ciel ouvert, en quelque sorte à l'état libre⁹. » Là se situe « la relative duperie subie par la théorie, concernant le terrain même où il y a à coller ». Elle consiste à penser que l'accès que nous avons dans l'analyse au fantasme pervers des névrosés, qui les soutient comme désirants, permettrait d'élucider ce qu'est la perversion comme telle. La duperie a consisté précisément à manquer l'objet d'investigation propre à élucider la structure, la perversion elle-même. Lacan et les psychanalystes

8. Krafft-Ebing et Moll envoyaient à Freud chacune des rééditions de leur ouvrage *Psychopathia sexualis*.
9. J. Lacan, *Le séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 114.

postfreudiens n'ont pas hésité à aller sur ce terrain de la clinique de la perversion, à quoi il faut ajouter, tant cela est criant avec Lacan – et propre à la perversion ? –, que « ce terrain où il y a à coller » comprend aussi un corpus de textes de fiction. En premier lieu Sade et Masoch, sujets pervers dans leur vie et sujets théoriciens de la perversion, et aussi Gide, Genet, et quelques autres.

Un psychanalyste contemporain, Roger Dorey, dans l'ouvrage déjà cité *Les perversions, Les chemins de traverse*, interprète cette fortune de la formule comme une résistance des analystes. « Cette formule, [“la perversion est pour ainsi dire l'envers de la névrose”] que l'on a commodément rendue célèbre, semble avoir eu avant tout dans la recherche analytique une fonction défensive. L'usage qui a été fait de cette opposition comparative – qui fut loin d'être le dernier mot de Freud sur la perversion – a correspondu en effet pendant plusieurs décennies à une fermeture à toute interrogation véritable. »

Il s'agit donc de tenter de réouvrir, avec Freud et Lacan, le débat sur la perversion, ce qui suppose que nous interrogeons le couple perversion-trait de perversion, et, plus décisif encore, que nous nous demandions si quelque chose dans cette forme d'assujettissement qu'est la perversion fétichiste ne se dérobe pas, qui nous conduit à ne pas la reconnaître quand nous la rencontrons dans l'analyse. Il apparaîtrait alors que la perversion, et en particulier la perversion fétichiste, « cette forme curieuse de perversion ¹⁰ », n'est pas si facile à repérer, et n'est peut-être pas d'une aussi grande rareté clinique que nous le disons souvent aujourd'hui. Lacan évoque, dans le séminaire *La relation d'objet*, la très grande richesse phénoménologique du fétichisme, ses glissements, sa labilité, les cas de transition (entre fétichisme et transvestisme), d'alternance (entre fétichisme et exhibitionnisme), l'extrême instabilité et la grande fragilité de cette « solution ». Il existe des phénomènes, certains actes délinquants, qui sont des équivalents du fétichisme. La douleur peut être un fétiche. Le fétiche peut venir en effet s'incarner dans des « objets » inattendus, autres que les objets fétiches « classiques » comme le petit soulier ou le pied. Nous y reviendrons.

En outre, l'objet du désir humain, l'objet agalmatique, présente toujours – c'est au moins l'une de ses faces – ce caractère de fétiche, qui culmine dans la passion, quelle soit avaricieuse, amoureuse, etc. Freud rattache le fétichisme à la normale à partir de ce qu'il nomme la « surestimation sexuelle » de l'objet fétiche. S'introduisent ici la fragile frontière entre la perversion fétichiste et le fétichisme inhérent à l'objet pour l'homme et, corrélativement, la difficulté de repérer, dans la pratique, le fétichisme pervers.

10. J. Lacan, « Yale University », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 14.

« Trait de perversion » ?

Dès lors que l'on commence à s'intéresser à la question de la perversion, une particularité, le couple perversion-trait de perversion, apparaît immédiatement. Cette particularité fait problème, et constitue une exception, pour nous qui nous référons à l'enseignement de Lacan et sommes accoutumés à distinguer et opposer rigoureusement les formes d'assujettissement que sont névrose, psychose et perversion.

Quel usage théorique et clinique faisons-nous aujourd'hui de la notion de « trait de perversion » ? Quelles sont la fécondité et la réalité clinique de cette notion ? Son origine est freudienne ¹¹, elle est directement héritée des circonstances dans lesquelles Freud a abordé la perversion, en passant, comme je l'ai déjà dit, par la névrose et par la vie sexuelle infantile, et participant donc peut-être, par quelque point, à « la relative duperie subie par la théorie » évoquée par Lacan.

Ce serait une erreur de soutenir qu'il y aurait, au terme, pour Freud, une continuité entre « la perversion polymorphe de l'enfant » et la structure perverse de l'adulte, une équivalence entre infantile et pervers, ou une dérivation de l'un à l'autre.

Il faut reconnaître que les choses chez Freud à cet égard ne sont pas si simples à démêler : Freud rompt, très tôt, et très explicitement, l'équivalence entre sexualité et génitalité, dénonce l'erreur qui consiste à confondre sexualité et reproduction, dès les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, dans l'article « La vie sexuelle de l'homme » (1916-1917), et bien sûr par la suite. Pourtant, c'est à s'appuyer encore sur cette équivalence qu'il combat que Freud peut faire équivaloir sexualité infantile et perversion. Là, Freud se contredit, hésite : d'un côté pervers et infantile reviennent au même, il postule une relation tout à fait naturelle entre activité sexuelle infantile et perversions sexuelles, « les perversions sont dues au développement de germes qui tous sont contenus dans la prédisposition sexuelle non différenciée de l'enfant », de l'autre il les distingue, voire les oppose. La perversion alors fait droit à une tendance partielle particulière, quand la sexualité infantile ne présente « ni centralisation, ni organisation, toutes les tendances partielles jouissant des mêmes droits ».

La notion de « trait de perversion » est freudienne, indubitablement, mais elle me semble plus propice à égarer les analystes qu'à les orienter dans le repérage de la perversion. Ne concourt-elle pas à ce que les analystes manquent la perversion quand ils la rencontrent ? Si elle est fréquemment incarnée, comme le dit Lacan en 1975, mais que « chose étrange, nous ne savons pas comment », n'est-ce pas, aussi, que cette notion fait obstacle ?

11. Dans « Un enfant est battu », Freud écrit : « Un tel fantasme, surgi dans la prime enfance, ne peut être conçu que comme un trait primaire de perversion. »

Lacan a plutôt évité cette notion de « trait de perversion ». Il arrive qu'il l'utilise, mais toujours avec une distance énonciative. Il parle, par exemple, de « ces traits que nous appelons "traits de perversion" ». Il a par contre à plusieurs reprises parlé de « moment de perversion », de « réaction perverse », de « passage à l'acte pervers », de « perversion transitoire », dans des développements qui, pour la plupart, ont un statut particulier puisqu'ils concernent la critique du maniement de la cure et de la place de l'analyste chez les analystes de la relation d'objet. (Lacan opère à cet égard une rectification ; il s'emploie à montrer que c'est le manque d'objet qui fait le ressort de la relation du sujet au monde. Nous reviendrons plus loin sur le passage à l'acte pervers, qui me paraît précieux pour intervenir dans le débat concernant la position du sujet dans la structure perverse et pour situer la question du symptôme.) Dans les textes et les séminaires de la fin des années 1950, Lacan reprend des cas où au symptôme d'entrée qui conduit le sujet à demander une analyse se substitue, de façon éphémère, une néoformation fétichiste, totalement absente au départ.

Lacan observe qu'un certain maniement de la relation analytique et de l'interprétation, lorsqu'il obère la dimension symbolique de l'objet, est à même de produire une « cristallisation complète du fantasme ¹² », un collapsus du désir et du fantasme dans la cure. Ainsi est créée, artificiellement, et de façon transitoire, une perversion fétichiste. Mais parce qu'elle est produite par la direction de la cure, cette perversion transitoire, aux yeux de Lacan, n'en est pas une ; elle n'est pas non plus « un trait de perversion », elle n'est qu'artefact.

Quelle est l'opération du fétichiste ?

Freud aborde la question du fétichisme pendant une longue période, de 1904 à 1938, dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, dans l'article « La vie sexuelle de l'homme », et « Le fétichisme », article de 1927 où le mot de perversion n'apparaît pas une seule fois. Enfin, il apporte sa dernière contribution sur le fétichisme, laissée inachevée en 1938, dans l'article « Le clivage du moi (*Ichspaltung*) dans le processus de défense ».

Dès les *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Freud assigne une place particulière au fétichisme, qui deviendra pour lui le paradigme de la perversion. Il est à part pour Freud, qui affirme qu'« aucune autre variation de la pulsion sexuelle ne mérite autant notre intérêt ». Intérêt théorique réaffirmé en 1927 dans l'article « Le fétichisme », puis en 1938.

Le sujet fétichiste à la fois reconnaît et nie l'absence de l'organe phallique chez la mère et la femme, la négation primant, *in fine*, sur la reconnaissance ; il est par

12. J. Lacan, *Le séminaire, Livre IV, La relation d'objet, op. cit.*, p. 90.

cette opération divisé. Pour parler en termes freudiens, le fétiche est le pénis en tant que la femme l'a, c'est-à-dire en tant qu'elle ne l'a pas, et c'est pourquoi il faut un objet et que le signifiant ne suffit pas. À quoi il faut ajouter que la position fétichiste est proprement instituée d'un arrêt, d'une halte : le sujet « s'arrête à un certain niveau de son investigation de la femme en tant qu'elle a ou n'a pas le phallus ¹³ ».

Dans l'objet fétiche, la castration de la femme est donc en même temps affirmée et niée. La présence du fétiche vaut présence du phallus maternel, mais il instaure aussi, par son existence même, la possibilité de sa perte. Il faut un objet pour maintenir que la femme n'est pas châtrée, pour parer à la castration et essayer de masquer ou combler la béance qu'elle introduit, et tenter d'échapper à la différence sexuelle. Mais cet objet, qui vise l'accès à l'au-delà de l'objet, « au-delà jamais vu, – et pour cause puisqu'il s'agit du pénis de la mère phallique », en force la représentation. Il relève d'une représentation forcée, d'un forçage du côté de la représentation. D'où l'ambiguïté et l'équilibre instable dans lesquels le sujet pervers vit la relation au fétiche.

Freud décrit l'opération de substitution à laquelle s'emploie le sujet fétichiste et s'intéresse à ses actes et à ses réalisations. Le fétichiste procède à une substitution, il remplace l'objet sexuel normal par un autre qui lui est lié, mais si peu approprié à la réalisation du but sexuel que l'on peut affirmer que le but sexuel est abandonné. Le substitut de l'objet sexuel est une partie du corps – pied, chevelure – ou bien un objet inanimé, inerte – bouton, soulier, etc. –, dont on peut le plus souvent démontrer la relation métonymique avec la personne sexuelle qu'il remplace ou avec sa sexualité. Il arrive cependant que ce lien à l'objet sexuel se défasse, que l'objet fétiche se détache d'une personne particulière, et que toute la réalisation se passe dans la plus stricte solitude. Joyce McDougall évoque « une pièce de théâtre lacunaire » : non seulement le sujet fétichiste a écrit seul les règles du jeu, mais en outre il joue sa pièce tout seul.

Le fétichisme est une solution du sujet à l'endroit d'une représentation particulière, et aussi une nouveauté déconcertante dans le champ de la clinique qui sollicite la force inventive de la psychanalyse elle-même : « la plus vieille pièce, soit le refoulement, de la terminologie psychanalytique » peut encore servir pour rendre compte du destin de l'affect, dira Freud dans l'article « Le fétichisme », mais il est nécessaire de créer un nouveau terme pour le destin de la représentation : ce sera en allemand *Verleugnung*, traduit en français par déni, désaveu, démenti ¹⁴.

13. *Ibid.*, p. 91.

14. Dans une conférence à l'université américaine de Yale, le 24 novembre 1975, Lacan revient sur les traductions qu'il a proposées du concept de *Verleugnung* et se reprend : « *Verleugnung* s'apparente au démenti. Quelque part, je l'avais traduit par "désaveu" ; ça paraît une imprudence. Le démenti a je crois, un rapport avec le réel. »

Le fétichisme : une invention fragile et instable

Le fétichisme est une solution, parmi d'autres, d'accès au manque d'objet. Invention « hors sillon ¹⁵ », mais aussi représentation forcée, et ruse, pauvre astuce pour parer à la castration, qui n'en impose pas, pas même à son auteur.

Cet accès à l'objet, décrit par Lacan comme une acmé, « une montée vers le moment », réalise une unité, sans doute, mais seulement pour « un instant plus ou moins fragile et transitoire, voire virtuel ¹⁶ ». Une telle unité est réalisée à certains moments, mais le propre de la perversion fétichiste est précisément que cette unité est instable. Un « court instant d'illumination » ne crée pas « un équilibre érotique d'ensemble », dit Lacan. Le sujet fétichiste est un équilibriste, entre un moment et un autre, un instant et un autre, une identification et une autre, identification fascinante à la mère et identification à l'objet. Instabilité repérable encore par le fait que le fétichisme peut virer : à l'exhibitionnisme ou au transvestisme. Dans la leçon du 30 janvier 1957 du séminaire *La relation d'objet*, Lacan signale cette possibilité de transition du fétichisme au transvestisme, pour peu qu'au corset et au soulier se substitue, par exemple, un imperméable. Ces deux premiers objets, le soulier et le corset, sont directement en position de voile par rapport à l'objet, et dressés sur ce fond de voile. Il en va autrement d'un imperméable, qui fait signe d'une position d'identification plus adhérente à la mère.

En outre, cet accès ne se réalise, et n'est une solution, une réponse pour le sujet que dans des conditions particulières et des moments spéciaux qui ne se produisent qu'au paroxysme de la perversion, à sa pointe extrême. Au niveau phénoménologique, « on observe une convergence ou une montée vers le moment qui peut très significativement être qualifié de passage à l'acte ¹⁷ ». Le propre de la perversion est que cette unité, cette manière de fusion réalisée seulement dans l'instant du passage à l'acte, se produit dans des moments tronqués, coupés de l'histoire du sujet, dans des moments dont le sujet n'a pas les coordonnées symboliques. De l'absolutisation de l'identification à l'objet dans le passage à l'acte résulte un « sans sujet ».

Ce resserrage de la position perverse qu'effectue Lacan autour du « paroxysme de la perversion » permet de reposer la question de la position du sujet dans la structure, et de discuter la thèse selon laquelle la perversion, à l'inverse de la névrose, n'est pas une question. C'est le point de vue défendu par beaucoup d'auteurs, en particulier par Hervé Castanet dans le livre *La perversion* (Paris, Anthropos, 1999). L'auteur affirme que la perversion n'est pas une question, ce qui équivaut selon lui à dire

15. J'emprunte cette expression à Joyce McDougall.

16. J. Lacan, *Le séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, op. cit., p. 85.

17. *Ibid.*, p. 85.

qu'elle n'est pas un symptôme. Il la situe dans le seul registre de la réponse. C'est ce qu'on dit, le plus couramment, de la perversion. Il y a ce qu'on en dit, et ce que Lacan en dit. Tentons de saisir l'écart entre les deux ; il me semble que plusieurs remarques de Lacan vont à l'encontre de cette idée commune chez les analystes.

Une question suppose un sujet qui la pose. Cette proposition peut être renversée : c'est aussi par l'exercice même de la question qu'il est fait sujet, et il le demeure aussi longtemps que la question est soutenue comme question. C'est ainsi que je comprends cette remarque de Lacan : « C'est de ce point, de ce lieu du petit a que le sujet pervers interroge ce qu'il en est de la jouissance, et il reste, *quoi qu'on en dise* [souligné par moi], sujet pendant tout le temps de l'exercice de cette question¹⁸. » Ou, pour le dire autrement : la perversion est à la fois exercice d'une question particulière, propre au sujet pervers, et réponse, lorsque survient l'explosion, le moment, le passage à l'acte et qu'alors s'interrompt la question.

La gloire, faute de certitude

Dans son premier séminaire, parlant du sadisme et de la relation scopophilique, Lacan qualifie de « glorieux » le désir en jeu : c'est un désir qui doit être soutenu par un défi de chaque instant, un désir qui doit être « au-dessus de la situation », faute de quoi il risque de choir dans la honte. Nous pouvons extrapoler ce désir glorieux au fétichisme, invention qui n'emporte aucune certitude, mais laisse, dans le jeu qu'il organise, place au doute. « Cette invention doit emporter la certitude en ce qui concerne le corps sexué et les objets ou actes qui seront tenus comme cause du désir¹⁹. » Elle doit l'emporter sans doute pour que le jeu continue, mais elle ne l'emporte pas. Le défaut de certitude est à mettre en relation avec le mécanisme de défense en jeu, qui à la fois reconnaît et nie. Faute de certitude, apanage de la psychose, il ne reste au sujet fétichiste, pour soutenir son rapport au phallus et au désir, que la gloire, qui toujours risque de choir et n'est qu'un « débile appui²⁰ ».

Un si fragile appui, une telle ambiguïté dans le rapport du sujet à son fétiche ne vont pas sans symptômes, même si, sans doute, le sujet fétichiste a une façon particulière de jouer de son symptôme dans l'analyse. Nous laisserons cette question, notre propos se limitant à démontrer que perversion ne signifie pas absence de symptôme chez le sujet. Attentif aux signifiants du texte de Freud « Le fétichisme », Lacan relève les termes allemands *aufrecht zu halten*, qu'il commente ainsi : « Freud dit bien qu'il s'agit de *faire tenir debout* cette relation complexe, comme il parlerait d'un décor. »

18. J. Lacan, *La logique du fantasme*, inédit, leçon du 31 mai 1967.

19. J. McDougall, *Les perversions, Les chemins de traverse*, op. cit., p. 293.

20. « Trop de gloire est un débile appui », *Suréna*, Corneille.

Décor peu assuré, menacé de s'effondrer²¹. Joyce McDougall remarque que les sujets fétichistes qu'elle rencontre dans l'analyse arrivent « tout au plus » à se féliciter de leur découverte ; ils peinent à croire que les autres leur envient leur solution comode ou à se convaincre « qu'ils détiennent le vrai succès de la jouissance sexuelle ». Si le fétichiste ne se plaint pas de son fétiche, il n'en jouit pas si commodément, la sexualité perverse ne va pas sans dépression, angoisse, inhibition et symptômes. Le sujet fétichiste qui dispose d'un objet inerte et « inhumain » à sa merci est lui-même à la merci d'un événement fortuit qui fasse que « le recours au fétiche s'exténue, fléchisse, s'use, ou simplement se dérobe²² », ou que le fétiche, aux mains d'un autre, soit détruit.

La « mésaventure » de Gide

N'est-ce pas une lecture possible de la perversion de Gide et de sa mésaventure avec les lettres d'amour à Madeleine ? Rien n'est moins stéréotypé que la façon dont Lacan aborde ladite perversion de Gide. Lacan lie, d'entrée, l'œuvre de Gide à une question plus générale, aperçue grâce au « cas » de Gide. La question centrale de ce texte est en effet celle du *rapport de l'homme à la lettre*²³. La genèse du choix d'objet homosexuel de Gide n'est pas éludée. Elle est analysée à partir de la question : « Que fut pour cet enfant-là sa mère, et cette voix par où l'amour s'identifiait aux commandements du devoir ? », mais ce choix ne sert en aucune manière à étayer un diagnostic de perversion, qui par ailleurs se perd.

En effet, s'agissant de Gide, et du commentaire par Lacan du livre de Jean Delay sur Gide, nous avons trois textes principaux, écrits à peu près au même moment : la leçon du 5 mars 1958 du séminaire *Les formations de l'inconscient*, l'article « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », paru dans la revue *Critique* en avril 1958 et repris dans les *Écrits*, et, enfin, la leçon du 24 juin 1959 dans le séminaire *Le désir et son interprétation*.

De la première leçon à l'article publié, quelque chose se perd et quelque chose d'autre est conservé. La « perversion de Gide » se perd, Lacan supprime ce terme dans l'article publié. Est conservé par contre dans ces deux textes le terme de « fétiche », la nature de fétiche des lettres d'amour, sans double, de Gide à sa femme Madeleine, qui se révèle lorsqu'elles sont détruites par celle qui les détient. Si la perversion se perd, elle se conserve néanmoins grâce à la valeur de fétiche de ces lettres d'amour à Madeleine pour Gide. L'amour idolâtre de Gide pour Madeleine signe sa position fétichiste.

21. J. Lacan, *Le séminaire, Livre IV, La relation d'objet, op. cit.*, p. 156.

22. *Ibid.*, p. 160.

23. J. Lacan, « Jeunesse de Gide », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 739.

Rappelons l'histoire de la perte de ces lettres. En 1918, peu de temps après son retour d'un voyage en Angleterre avec Marc Allégret, Gide demande à sa femme Madeleine – femme non désirée, mais seul être à qui, jusqu'à la rencontre avec Marc Allégret, s'adressait son amour – de lui donner le lot des lettres qu'il lui a adressées tout au long de leur vie. Elle lui annonce alors, elle à qui n'a pas échappé le nouvel amour de Gide, qu'elle les a brûlées et lui dit : « Si j'étais catholique, j'entrerais au couvent. [...]. Je souffrais trop, je devais faire quelque chose [...]. Je les ai toutes relues avant ; c'est ce que j'avais de plus précieux. »

La nouvelle terrasse Gide. Il confia plus tard à l'écrivain Roger Martin du Gard ce qu'étaient ses lettres pour lui : « Le plus pur de mon existence, le plus pur de mon cœur était là ; jamais je n'avais rien écrit de plus élevé [...]. C'était le journal intime de ma vie, c'était ma vie même dans ce qu'elle avait de plus beau, de plus irremplaçable [...]. Souvent je me disais : quoi que tu deviennes et quoi que tu fasses, l'œuvre immortelle est là ! Et brusquement, il n'y avait plus rien : j'étais dépouillé de tout ! Ah, j'imagine ce que peut éprouver le père qui rentre chez lui, et à qui sa femme vient dire "Notre enfant n'est plus, je l'ai tué"²⁴. »

La lettre désigne un lieu, elle vient au lieu même d'où s'est retiré le désir. Lacan qualifie cet échange de « fatidique²⁵ ». La lettre est un objet, où il a mis son âme, un « objet qui est venu combler le trou de l'amour sans désir, de l'amour mort²⁶ », *amour embaumé* dira Gide.

Perversion et sublimation : le désir pervers et la lettre

Il y a des œuvres littéraires mieux faites sur le plan théorique que la théorie dont dispose la psychanalyse ; concernant la perversion fétichiste, le rapport de Gide à la lettre a valeur d'enseignement pour le psychanalyste. Gide est un de ces écrivains qui ont fait de leur vie la matière de leur œuvre et qui ont fait confiance de leur vie dans leur œuvre. Lacan s'est occupé de sa vie, par le biais de son biographe, et aussi de son œuvre, dont il souligne la dimension. C'est en effet une œuvre immense, Gide n'ayant cessé de recouvrir sa vie d'écriture : des textes littéraires, son journal, et aussi une immense correspondance avec des écrivains de son temps. Lacan considère que, par son ampleur, elle a concouru à l'équilibre du sujet André Gide. Il a aussi suscité une œuvre biographique : avant Jean Delay, celle que l'on appelle « la Petite Dame » a couvert, avec ses *Cahiers*, la vie de Gide. De l'homme Gide, celui qui écrit les lettres d'amour à Madeleine, et aussi toute son œuvre d'écrivain, Lacan dit qu'il est « tout entier dans le signifiant ».

24. Témoignage cité par J. Schlumberger, *Madeleine et André Gide*, Paris, Gallimard, 1956, p. 191-192.

25. J. Lacan, « Jeunesse de Gide », *op. cit.*, p. 762.

26. J. Lacan, *Le séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 261.

La question du *rapport de l'homme à la lettre*, et du désir à la lettre, – lettre à entendre comme la matérialité signifiante, la lettre d'amour, l'œuvre tout entière –, introduit la question du rapport de la perversion à l'écriture et à la création littéraire, c'est-à-dire à la sublimation. Je propose, à la suite de Lacan, trois raisons de poser un lien étroit entre la perversion et l'écriture. J'énoncerai la première comme suit : l'objet, le fétiche, cette solution dont nous avons dit la fragilité, ne suffit pas à combler ce qui se présente comme un trou, voire, ajoute Lacan, « comme un abîme dans la réalité ²⁷ ». Il faut un objet, mais l'objet n'en peut mais ; l'écriture vient là où l'abîme persiste. La deuxième raison est explicite chez Lacan : la solution perverse laissant le désir en impasse, « c'est de la reconversion de l'impasse du désir dans cette matérialité signifiante que nous devons situer le processus de la sublimation comme telle ²⁸ ». Enfin, je propose de situer l'appel à l'écriture au lieu même du symptôme pervers. Lacan souligne qu'il y a toujours dans le symptôme l'indication d'une référence au savoir. S'agissant de la perversion, un savoir est bien inclus dans le symptôme, mais il se distingue du symptôme névrotique, et paranoïaque, en raison d'une transmission impossible. « Le statut de la perversion est étroitement lié à quelque chose là qu'on sait, mais qu'on ne peut pas faire savoir ²⁹. » Je fais l'hypothèse qu'à ce défaut de transmission un sujet pervers peut tenter de trouver une issue dans la création littéraire et la sublimation.

Gide a dit son rapport flottant, incertain à la réalité extérieure, dans son *Journal* : « Je crois qu'un certain sens de la réalité me manque. Je puis être extrêmement sensible au monde extérieur mais je ne parviens jamais parfaitement à y croire [...]. Je ne me débarrasse pas d'un certain étonnement que les choses soient comme elles sont [...]. Le monde réel me demeure toujours aussi fantastique [...]. Certaine phrase de Flaubert m'avait donné l'éveil : "Si le monde extérieur ne vous apparaît plus que comme illusion pour la décrire..." [...]. Je me défends d'être mystique [...], c'est autre chose. Je ne m'inquiète pas de savoir si je crois ou non au monde extérieur ; [...] : *c'est le sentiment de la réalité que je n'ai pas* ³⁰. »

27. J. Lacan, *Le séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, op. cit., p. 23.

28. J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, inédit, leçon du 24 juin 1959.

29. J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, inédit, leçon du 5 mai 1965.

30. Cité par Simon Leys, *Protée et autres essais*, Paris, Gallimard, 2001, p. 181.